

## Claude Rabant, Métamorphoses de la mélancolie ; éditions Hermann

Voici un livre qui devrait m'entraîner (acting out) à lire enfin un livre sur la table depuis quelques mois : *Le plaisir de pensée*, de Sophie de Mijolla-Mellor, qui porte en quatrième ces mots :

« Le plaisir de pensée se cisèle contre l'attitude autohypnotique de la méditation sur fond de mort. C'est un plaisir de théoricien avec son érotisme propre, donnant la main aux infinies questions de l'enfance et à la fantasmatisation qui accompagne toute spéculation intellectuelle [27]. »

C'est dit. Quelques mots de Jean Oury en préface du livre de Claude Rabant [28] pour s'en convaincre :

« On peut suivre Claude Rabant dans ces sentiers du « télos absolu » ; « dialectique » de Kierkegaard qui préserve éthiquement le « comment » devant les assauts « esthétiques » du « pourquoi ». Dialectique subtile en prise avec les « intériorités » banales, psychotiques ou normopathiques. Nous pensons toujours greffer l'angoisse dans la case de « l'embarras » (dans la matrice à neuf cases proposée par Lacan pour la lecture de *Inhibition, Symptôme, Angoisse* de Freud). C'est de l'ordre d'un saut logique, créateur de concepts, marque du « paradoxe absolu » de Kierkegaard, dans sa dimension du « sérieux », notion extrême, basique, loin du Gemüt ordinaire, dans la démarche purement « analytique » du « télos absolu ». [...] Ce ne sont là qu'arguments apparents, proches d'une « justification » (au sens de Kant repris par Hegel dans un commentaire de Walter Benjamin ...) d'une démarche aporétique « du *sujet*, du *sexe* et du *savoir* » dans l'articulation de Lacan. Ne pas en dire plus. C'est une simple invitation à lire ce travail du « semblant ». Chacun peut y trouver source de réflexion concrète sur ce qui nous aide à sauver Freud dans cette époque sournoise où la confusion entre *langue*, *langage*, *dit*, *dire* ... nous menace à travers un appareillage sophistiqué, écrasant par une logique pseudo-empirique misérable l'émergence d'une *phronésis* à la dérive. »

Allons plus loin.

Ce à quoi d'emblée invite le tout premier chapitre : *Erweiterung* : l'élargissement, la sortie des étroitesse, cf. Celan : « Elargissez l'art », Michaux : « Dilatate cor meum », et ici Imre Hermann [29] , dont Claude Rabant prend la pulsation : « Dans l'activité de pensée, la passion remplace métaphoriquement le feu, et dans la parole l'ardeur devient force rhétorique du corps lui-même. En tous les sens, une écriture devient nécessaire, une gestuelle, comme foyer du langage sonore et de la passion paradoxale, support de la pulsion du large - asymptote de tous les mondes absents, rêvés. »

Voici le plan, la carte, pour savoir où nous nous rendons : I - Erweiterung, II - Primitivité du désir, III - S'incliner devant la mort, IV - Le mal, V - La différence absolue, VI - Représentance et Surmoi, VII - L'écriture et la traduction, VIII - La pulsion de mort et le principe civilisateur, Conclusion - Des noms et des nomades . Avec cette « feuille de route », quel équipement ? Imre Hermann, on l'a dit, Kierkegaard [30] la citation d'Oury l'a signalé aussi, Spinoza et son éthique, Schopenhauer, Freud, centralement, Ferenczi, Lacan lu à la loupe en tel ou tel endroit [31] , mais aussi Chester Himes [32], Philip K. Dick [33] , Shakespeare : magnifique lecture de Macbeth !

Quel(s) enjeu(x) ? de pensée, ni plus, ni moins. [34]. D'éthique, celle-ci se spécifiant en écriture dont la composante pédagogique se fait respect aussi discret qu'agissant. Ne serait-ce pas tout un ? Fin des compliments. Revenons au livre, au texte, aux « transitions insensibles » je me réfère aux pages 262-267 (Le roc originaire), c'est quelque chose !

« Du reste, si l'on se réfère à l'idée de « destin », que Freud emprunte très largement à la réflexion de Schopenhauer, on est amené à affirmer que le « destin » (au sens de destins des pulsions, de destins de la sexualité) n'a rien à voir avec l'ἀνάγκη. Si cette dernière, dans son usage freudien, peut s'entendre en écho à la nécessité spinozienne, en revanche le destin est un nouage de signifiants qui, comme tels, relèvent du refoulement et de l'interprétation.

Si bien que la « révision » que Freud attend de l'analyse concerne bien plutôt la transformation silencieuse de ce nouage, et donc une révision du destin, une réécriture du refoulement originaire. Et ce d'autant plus que, s'il est possible de récrire le refoulement originaire, alors l'instant de la mort perd sa fonction de « jugement dernier » où seul était possible, selon Schopenhauer, une inscription destinale de

l'existence.

Pour Freud même, la mort représente apparemment bien plutôt une « transition insensible » qu'un tel tribunal. Pour deux raisons. L'une est que, méditant sur la fin, la sienne et celle de l'analyse, il effectue en même temps une passation de pouvoir, nommément à sa fille Anna, illustrant ainsi de quel poids est l'expérience de la génération dans l'inscription du refoulement originaire. La seconde est que la transition, pour le coup, n'est pas une transition organique mais une transition de textes. À travers la transition de son œuvre à celle de sa fille, c'est du destin des textes ou du texte en général qu'il est question. La mort est à l'œuvre à même le texte, au sein de la textualité qui finalement nous constitue bien plus encore que nos tissus organiques. C'est ce texte qui nous relie au monde et aux autres, c'est lui le *Zusammenhang* [35] auquel travaille Eros. Or il est de l'essence du texte d'être éternellement menacé : une page entière est consacrée aux différents destins, depuis la censure jusqu'à la destruction pure et simple, susceptibles d'advenir aux textes et de leur être infligés. La pulsion de mort, qui ravage jusqu'au sexe, est à l'œuvre, au dernier terme, dans la textualité même. » [266-267]

J'appelle cela : lire [36]. Ici, c'est comme si Blanchot *redivivus* [37] s'inscrivait dans ces dernières lignes.

Il ne reste qu'à faire retour amont ! Pour moi, je ne m'« arrête » ici que pour faire passer... dans la textualité même, à qui n'est pas « tenu en lisière par la *novlangue* », ... (p. 89).

Ronald KLAPKA, 5 juillet 2010

[27] Sophie de Mijolla-Mellor, *Le plaisir de pensée*, PUF, 2006, 1ère édition 1992, cité dans [cet entretien](#) qui interroge la métapsychologie du fait religieux.

[28] Claude Rabant, *Métamorphoses de la mélancolie* ; préface de Jean Oury, éditions Hermann, 2010.

[29] Encore, [le Coq-Héron](#), forcément.

[30] Ainsi p. 99 : Le névrosé moderne ordinaire témoigne ainsi de son improbité, dans le sens kierkegaardien du terme, par la complicité qui le rend dupe de ce méfait, petit ou grand, même s'il n'en est pas la cause mais seulement la victime. L'exigence (psychanalytique) d'opérer honnêtement avec le désir résonne de toute évidence ici en écho avec l'exigence de *probité* kierkegaardienne : « Mais désirer juste, voilà un grand art, ou plutôt - un don ». (Kierkegaard, *Ou bien ... Ou bien ...* Tel Gallimard, 1988. « *Les étapes érotiques spontanées, ou L'érotisme musical* », p. 43. A cet égard, comment ne pas résonner avec *La voix déliée* de Bernard Baas, *Don Giovanni* prouvant.)

[31] Par exemple : Nous suivons pour ce passage des *Psychoses*, non la version des éditions du Seuil, mais la sténotypie et l'interprétation qu'en donne Jean Allouch. Sténotypie : « C'est dans cette relation à un Autre, dans la possibilité de la relation amoureuse, en tant qu'elle est abolition du sujet, en tant qu'elle admet une hétérogénéité radicale de l'Autre, en tant que cet amour est aussi mort, que gît le problème, la distinction, la différence entre quelqu'un qui est psychotique et quelqu'un qui ne l'est pas ». Commentaire de Jean Allouch : « La séquence "en tant que cet amour est aussi mort" veut dire, conformément aux propos de Rousselot, que cet amour vivant, pour autant qu'il se réalise, implique l'abolition du sujet ; qu'il est d'ordre sacrificiel ; qu'il est vivant mais aussi qu'il est, non pas un amour mort (1), mais une mort, celle du sujet » (2)

1. Comme l'écrit la version établie par J.-A. Miller et publiée par le Seuil : « À quoi tient la différence entre quelqu'un qui est psychotique et quelqu'un qui ne l'est pas ? Elle tient à ceci, que pour le psychotique une relation amoureuse est possible qui l'abolit comme sujet, en tant qu'elle admet une hétérogénéité radicale de l'Autre. Mais cet amour est aussi un amour mort. » (p. 287)

2. Jean Allouch, « Remarques sur les transcriptions des séminaires, conférences et interventions orales de Jacques Lacan ». Document de travail proposé aux participants du colloque *Du Séminaire aux séminaires. Lacan entre voix et écrit*. Site Œdipe. Paris les 26 et 27 novembre 2005.

[32] Chester Himes, *La fin d'un primitif*, Gallimard, collection Folio, 1985.

[33] Philip K. Dick, *Si ce monde vous déplaît*, Editions de l'Eclat, 1998.

[34] L'auteur, né en 1940, de formation philosophique (ENS, agrégation), professeur à Paris 8 (département de psychanalyse), a été membre de l'École freudienne de Paris, puis cofondateur du Cercle freudien.

[35] Un glossaire, c'est bien, donne in fine la signification des termes en allemand, ou en grec : Zusammenhang, ce qui se tient ensemble, est traduit par liaison, connexion, réseau, ανάγκη, très classiquement par nécessité.

[36] Je suis à la fois responsable et coupable (Bataille) de l'« aération » du texte

[37] Si Freud (v. Tom Keve, pouvait, à juste titre, s'émouvoir de ce qu'une météorite — « écriture du dés-astre » — parvint jusqu'à lui depuis « les siècles des siècles », je suis sensible à ce qu'une consœur (Monique Scheil) à qui je ne peux que souhaiter d'avoir lu *Demeure de Derrida*, et *Tenir au secret* de Ginette Michaud, cite Claude Rabant à propos de *L'Instant de ma mort*, et indique à cet endroit l'*aphanisis* de toute parole...